

TRANSIGÉANT presente

VOIR

AOUT 1936

57 photos
exclusives
1 Franc



Espagne

ensanglantée



José GIRAL



Général FRANCO

ALLO ! Madrid ? Un silence, puis une voix lointaine ; Madrid ne répond plus. Cela se passait dans la nuit du 17 au 18 juillet, un peu après minuit. Sur tous les fils internationaux, la nouvelle ne tardait pas à se répandre : l'Espagne s'est volontairement retranchée du reste de l'Europe. Que se passe-t-il en Espagne ?

Bientôt, à travers l'écheveau des nouvelles contradictoires, quelques informations filtrées par la censure parvenaient aux bureaux des rédactions. Une révolution sanglante venait d'éclater en Espagne. Révolution qui surpasse en horreurs toutes celles dont avait souffert jusqu'à présent la péninsule ibérique.

Le sang coule à flots. Des morts, d'innombrables morts jonchent le sol espagnol. L'incendie dévaste les villes. Les hôpitaux sont bondés de blessés et la lutte fratricide continue sans qu'on puisse espérer de prochains apaisements. Pourquoi cette révolution ?

L'avènement du gouvernement de Front populaire, en Espagne, avait séparé l'Espagne en deux clans : Espa-

gne marxiste contre Espagne anti-marxiste.

Ces antagonismes sourds, cette guérilla souterraine devaient aboutir à des meurtres politiques. Le 12 juillet, le lieutenant Castillo, bien connu pour ses idées avancées, trouvait une mort tragique. Ses amis décidaient alors de le venger, et le leader monarchiste, M. Calvo Sotelo, le lendemain, était enlevé de son appartement par un détachement de gardes en uniforme et assassiné dans un camion ; on ne devait retrouver que le lendemain son corps, percé d'une vingtaine de coups de baïonnettes, dans un side-car. C'est cet assassinat qui paraît avoir galvanisé l'énergie des opposants. Aux obsèques du leader monarchiste, les premiers incidents éclataient ; on relevait un mort.

Le gouvernement décidait alors de suspendre pour huit jours les Cortès. Mais le 15 juillet, à Madrid, à Séville, à Saint-Sébastien, des incidents plus graves encore éclataient. L'effervescence était portée à son comble. Le gouvernement décidait alors de proclamer l'état d'alarme pour trente jours et de supprimer les congés des gardes d'assaut.

Les événements se précipitent. Le général Franco, un des chefs les plus réputés de l'armée espagnole, s'insurge contre le gouvernement, quitte subrepticement, par la voie des airs, les Canaries, où il passait ses vacances, pour se rendre à Tetouan où, prenant le commandement de la légion étrangère espagnole, la fameuse bandera, il proclame une nouvelle République espagnole. Le Maroc ne tarde point à tomber sous la domination des insurgés ; le mouvement déborde bientôt la côte marocaine, et le Sud de l'Espagne est gagné à la révolution.

Le cabinet Casares Quiroga démissionne le 19 juillet, et M. Martinez Barrio ayant renoncé à présider le gouvernement, c'est M. José Giral qui prend le pouvoir.

L'état de guerre est proclamé. Le Front populaire organise la défense. Les milices ouvrières sont formées. Des femmes, des ouvriers, des enfants reçoivent des armes. L'Espagne n'est plus maintenant qu'un immense camp retranché. Dans le Nord, le général Mola prend le commandement des insurgés et, à la tête de ses troupes, tente de marcher sur Madrid, tandis

que les insurgés du Sud cherchent, de leur côté, à encercler la capitale.

De la frontière française, on entend le bruit de la canonnade. D'horribles combats de rues se livrent à Barcelone, à Madrid, à Saint-Sébastien, à Irún, à Séville. L'aviation entre en jeu. Les fusillades, sans arrêt, font entendre leur feu roulant. Une curieuse guerre des ondes intervient : Radio-Madrid donne des communiqués optimistes gouvernementaux, que Radio-Séville, aux mains des insurgés, dément.

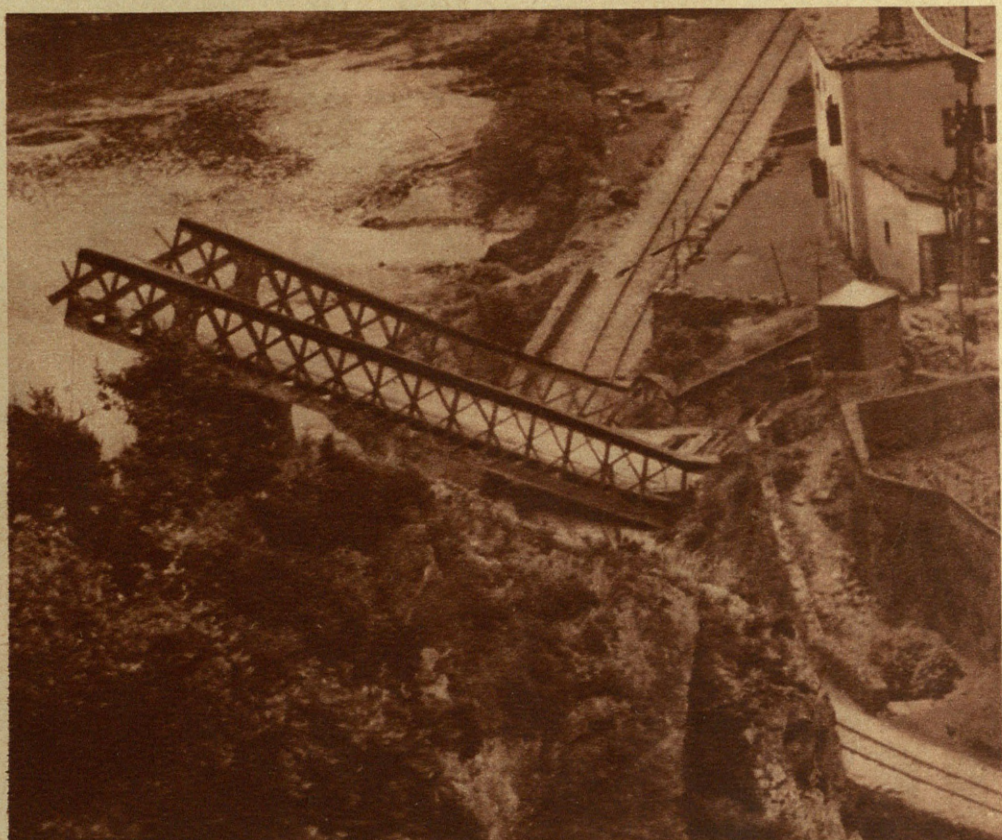
Lutte indécise. Aux dernières nouvelles, le gouvernement semble l'emporter et l'offensive des insurgés marquer un temps d'arrêt. Mais le général Franco, quittant le Maroc espagnol, a gagné Séville pour regrouper ses troupes et reprendre son action offensive. Madrid, pour l'instant, paraît préservée. Mais que de carnages, que de deuils ! Les récits qui nous sont parvenus dépassent en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Le sol espagnol saura-t-il étancher tout ce sang qu'a fait couler cette guerre inexpiable des frères ennemis ?

Jean THOUVENIN.

...SARAGOSSE



Un jeune mécanicien est occupé à placer des bombes sous les ailes d'un avion commercial qui va, tout à l'heure, s'élever de Burgos et aller jeter la mort parmi les troupes régulières.



Non loin de la frontière française, les insurgés ont fait sauter le pont qui franchit la Bidassoa, afin de retarder la contre-offensive des troupes régulières.



Regardez le sourire de ces jeunes gens. C'est qu'ils apprennent l'art de manier un fusil ; art cruel qui leur permettra, espèrent-ils, de faire triompher la cause qu'ils ont embrassée.



Aux environs de Saragosse, au pied d'un arbre, un poste téléphonique volant de campagne a été installé. On attend les nouvelles. Pendant ce temps, les hommes fatigués, qui ne sont pas de garde, dorment dans le fossé.



Vision de guerre. Derrière un remblai, une mitrailleuse a été mise en batterie ; elle balaie la vallée. Les soldats insurgés, occupés à leur œuvre de mort, ne songent guère à contempler l'admirable paysage qui se déroule sous leurs yeux.

La bataille...



Sans grand art militaire, mais le cœur résolu, ces jeunes gens, fraîchement enrôlés, partent vers le col de la Guadarrama où va se dérouler une bataille décisive.



Hélas ! combien sont partis qui ne reviendront plus ! Voici un grand blessé, revenant du combat, que ses camarades transportent avec précaution.

▲ Du haut d'un observatoire, le colonel Puig, accompagné des membres de son état-major, observe les mouvements du camp ennemi du haut du col de Leon.



Et voici encore, dans une ambulance improvisée, des infirmiers s'affairant autour d'un soldat qui a reçu une balle au genou.



Camions, voitures particulières ont été réquisitionnés et emportent vers le front, puisqu'il s'agit d'un véritable front, les volontaires qui, malgré la gravité de l'heure, n'ont pas cependant hésité à pavoiser les véhicules de leur drapeau.

...de la Guadarrama



La fameuse Pasionaria, députée communiste aux Cortès, est venue au milieu des miliciens pour les exhorter de son verbe enflammé. Elle a voulu se faire photographier au milieu d'eux.

Après les combats, sur cette passerelle improvisée, les miliciens célèbrent leur victoire. Le pont de la Guadarrama a été dynamité et une voiture qui se trouvait à proximité a été projetée, par la violence de la détonation, dans le lit de la rivière.



Heure de détente. Rien à signaler. On a relevé les fusils. Un milicien fume une cigarette, tandis qu'un autre, clignant de l'œil, scrute l'horizon.



Ce document ne vous rappelle-t-il point les scènes de la guerre, lorsque les colonnes, revenant du front, partaient au cantonnement ? Mais, cette fois, ce sont des scènes de guerre civile.



Un petit poste : sous le panneau routier, ces miliciens guettent l'ennemi et arrêteront son offensive.

TANGER



Dans la rade de Tanger, cinq navires de guerre britanniques sont venus jeter l'ancre et, le cas échéant, intervenir au cas où les intérêts anglais se trouveraient mis en péril.



Sur le pont du sous-marin espagnol « B-6 », levant le poing, officiers et marins témoignent de leurs sentiments loyalistes à l'égard de la République de Front populaire.

Sur le pont du sous-marin « C-3 », leurs camarades, joyeusement, les imitent. Hélas ! ils ne se doutent guère, en posant devant l'objectif, du sort cruel qui les attend : quelques heures plus tard, un avion du général Franco va les couler.





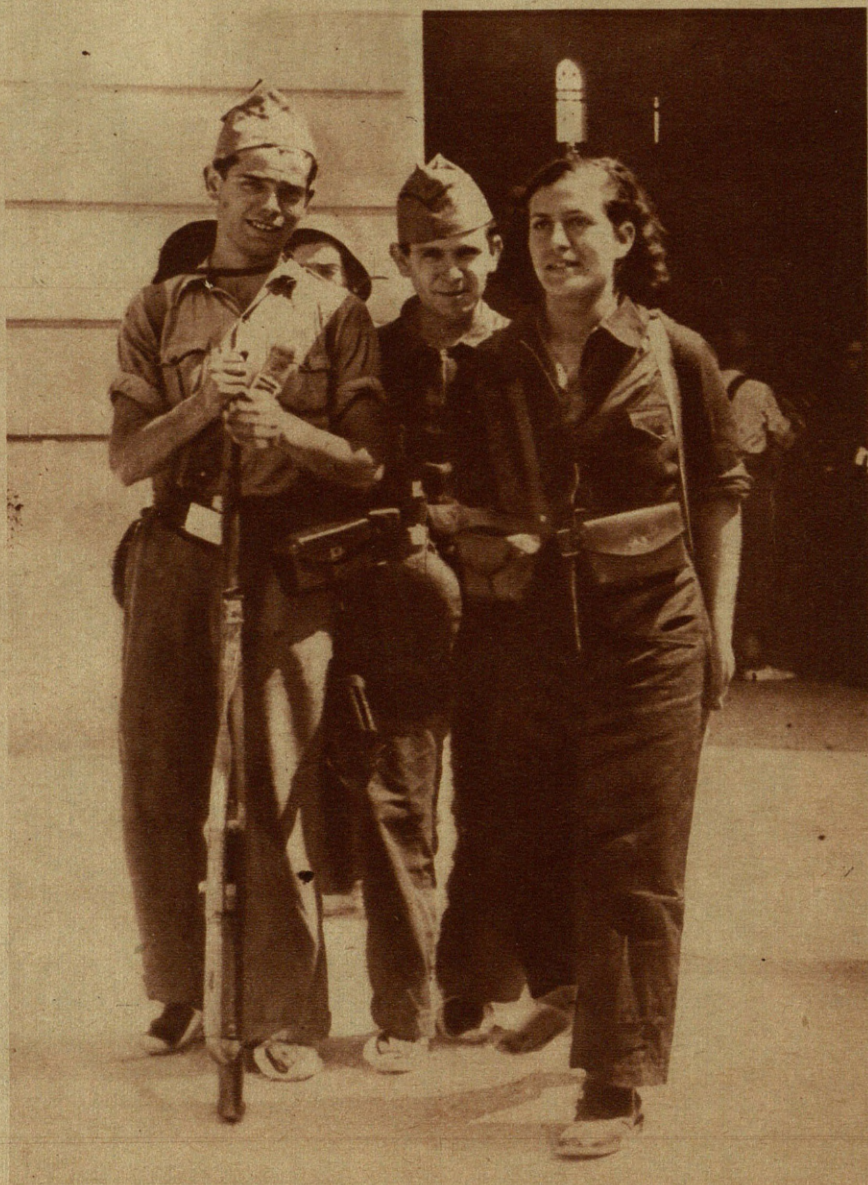
Les femmes aussi ont fait le coup de feu ; l'une d'entre elles, blessée au combat, la tête fraternellement appuyée sur celle d'un camarade milicien, retourne vers l'arrière pour se faire panser. Elle n'a plus la force de tenir son fusil qu'elle a passé à son compagnon. Le visage crispé, les civils militarisés méditent de venger celle qui n'a pas hésité à se sacrifier pour la cause.

La prise de la Montana

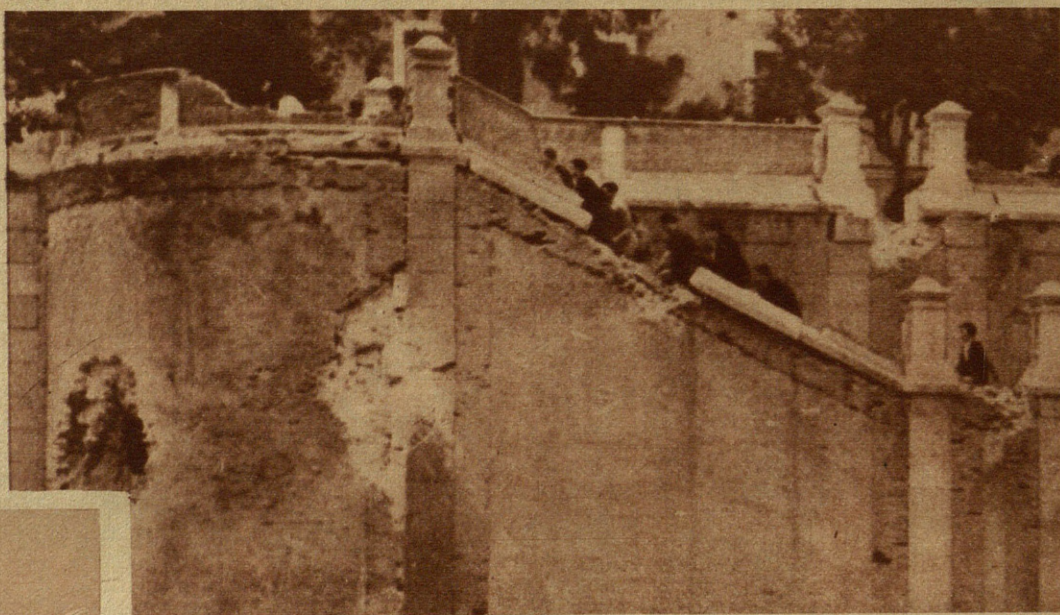


Filles et garçons ont, en effet, répondu à l'appel de la patrie. Voyez ce groupe de jeunes gens, le poing tendu, comme ils sont fiers de montrer leur fusil !

A Madrid, un régiment s'était insurgé à la caserne de la Montana. Des miliciens, aussitôt, avaient pris les armes pour réprimer la sédition. Après un combat acharné, dont témoignent les innombrables débris jonchant la chaussée, les partisans du Front populaire, armés d'un bélier de fortune, défoncent les ouvrages de défense qui avaient été aménagés par les assiégés.



L'air résolu, le col largement échancré, ceinturée de cartouchières, vêtue d'un treillis, cette brune Espagnole est venue s'enrôler dans les rangs des milices. Elle pose devant l'objectif avec ses camarades.



Le combat fait rage. L'artillerie vient de tirer sur la caserne de la Montana, tandis que les réguliers montent à l'assaut.



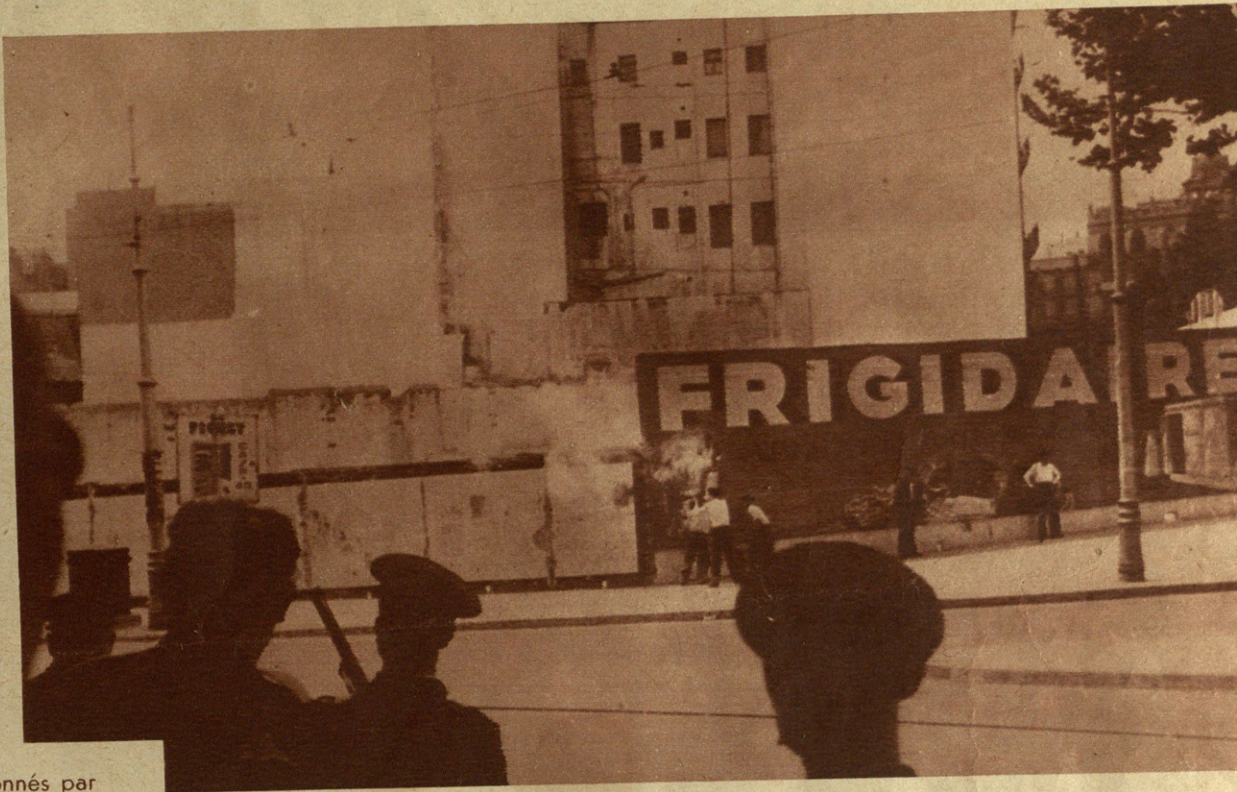
Un obus a éventré la façade. Cette vision nous reporte quelque vingt ans en arrière.



Blessé à la tempe, ce milicien est entouré fraternellement par ses camarades de combat.



Dans le port, où les navires commerciaux ont été abandonnés par leurs équipages, toute l'activité s'est reportée sur la révolution. Voici le débarquement des officiers insurgés qui, peu après, devaient faire preuve de loyalisme à l'égard des chefs gouvernementaux.



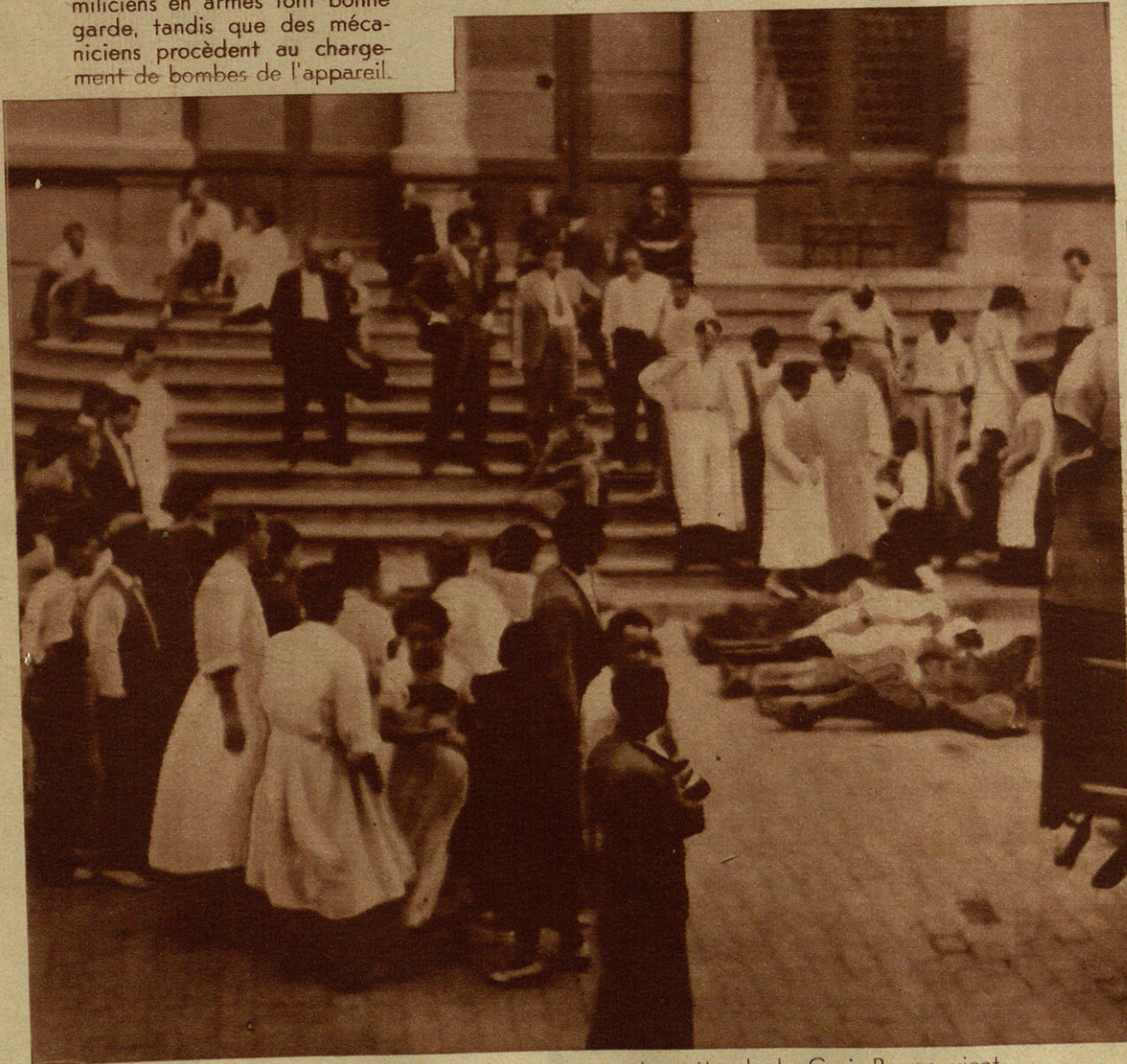
A chaque coin de rue, des gardes ou des miliciens armés font le coup de feu contre des îlots révolutionnaires qui cherchent à progresser.



Autour de cet avion, qui va tout à l'heure aller jeter des bombes sur les insurgés, les miliciens en armes font bonne garde, tandis que des mécaniciens procèdent au chargement de bombes de l'appareil.



Les morts eux-mêmes n'ont pas été épargnés. Les cimetières ont été violés et, à Barcelone, des cadavres de carmelites, déterrés d'un couvent, ont été exposés sur le parvis de l'église.



Dans la cour de l'hôpital de Barcelone, une camionnette de la Croix-Rouge vient d'apporter les premières victimes des combats de rues. Cette camionnette elle-même a été endommagée au cours de ces rencontres. A même le sol, les cadavres ont été étendus, tandis qu'impuissants, médecins et membres du personnel sanitaire considéraient ce tragique spectacle.



A la Morgue, les cadavres, pêle-mêle, ont été entassés. Du sang macule les chemises. Il y eut, dit-on, tellement de morts, qu'on ne pouvait songer à les inhumer immédiatement. Horrible vision de ce dépositaire mortuaire.



Pris sur le vif. Pendant les combats de la Guadarrama, ce groupe de montagnards a été saisi par un photographe audacieux, au moment précis où viennent d'éclater trois obus à shrapnells. Considérez leurs attitudes. Les trois premiers essayent de se faire le plus petit possible. Le suivant regarde dans le ciel les petits nuages provoqués par l'explosion. L'air apeuré, un autre milicien s'est courbé, tandis qu'un soldat s'est fait un rempart du dos de son camarade. Mais le chef de la patrouille ne se préoccupe guère de ces incidents, et il est prêt à tirer sur le parti adverse. Près de lui, une jeune femme, n'ayant pu maîtriser ses nerfs, s'est couchée, la tête appuyée contre le mur. Ce document, l'un des plus saisissants, caractérise nettement cette guérilla qui ensanglante la péninsule ibérique.



BURGOS...



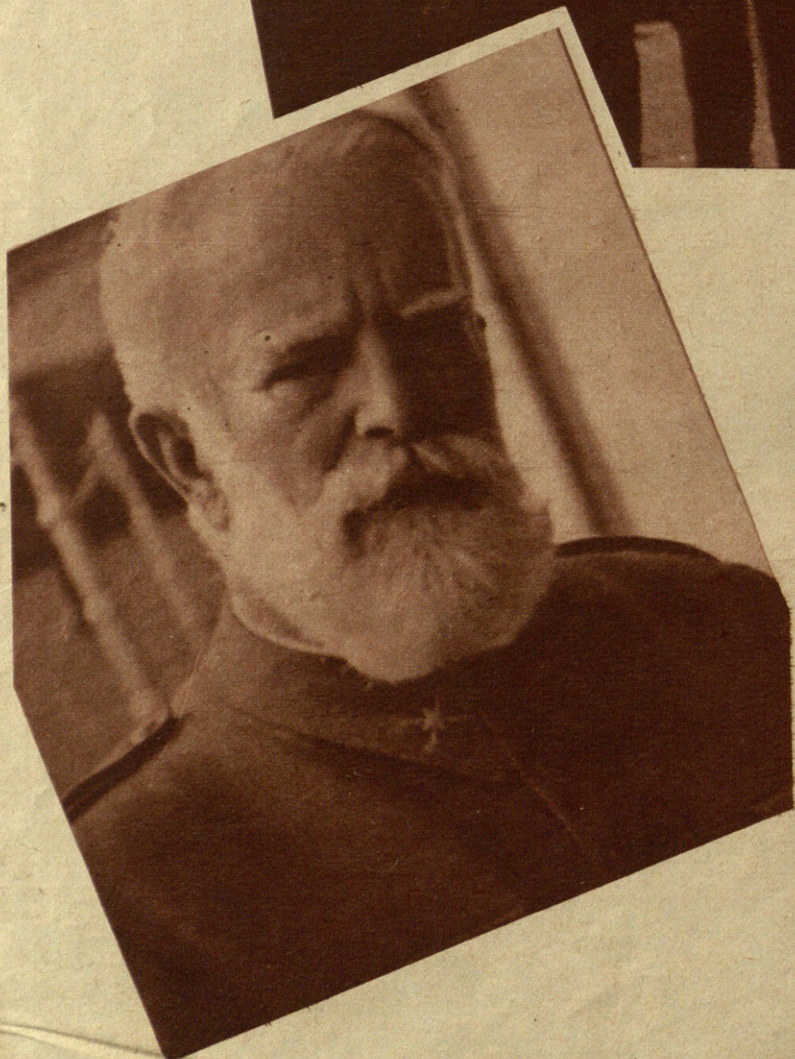
Nous voici maintenant au cœur de l'insurrection, dans les rues de Burgos. Ces volontaires armés, et admirablement équipés, attendent leur départ pour la Sierra de Guadarrama où va se livrer le combat qui doit décider du sort de Madrid.



Des insurgés, à Arranda de Duero, juchés sur le toit du camion qui va les emporter vers la zone de combat, s'exercent au maniement d'armes.



Des civils, répondant à l'appel des comités insurgés, viennent de recevoir des armes et s'entraînent dans la cour d'une caserne de Burgos.

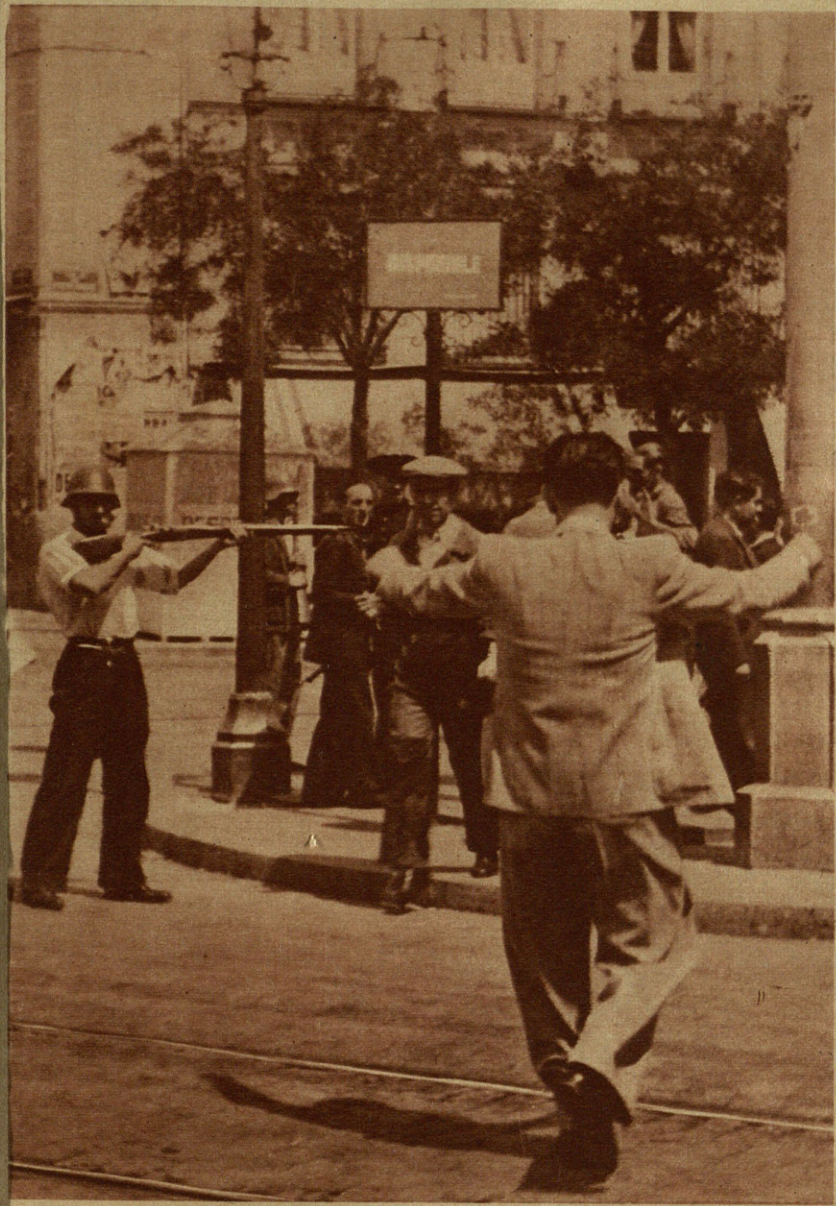


A son poste de commandement, au Palais de l'Intendance, l'air soucieux, le général Miguel Cabanellas pose cependant pour les photographes.



Le général Mola, au centre, entouré de son état-major, inspecte les troupes insurgées qui vont passer à l'offensive.

MADRID



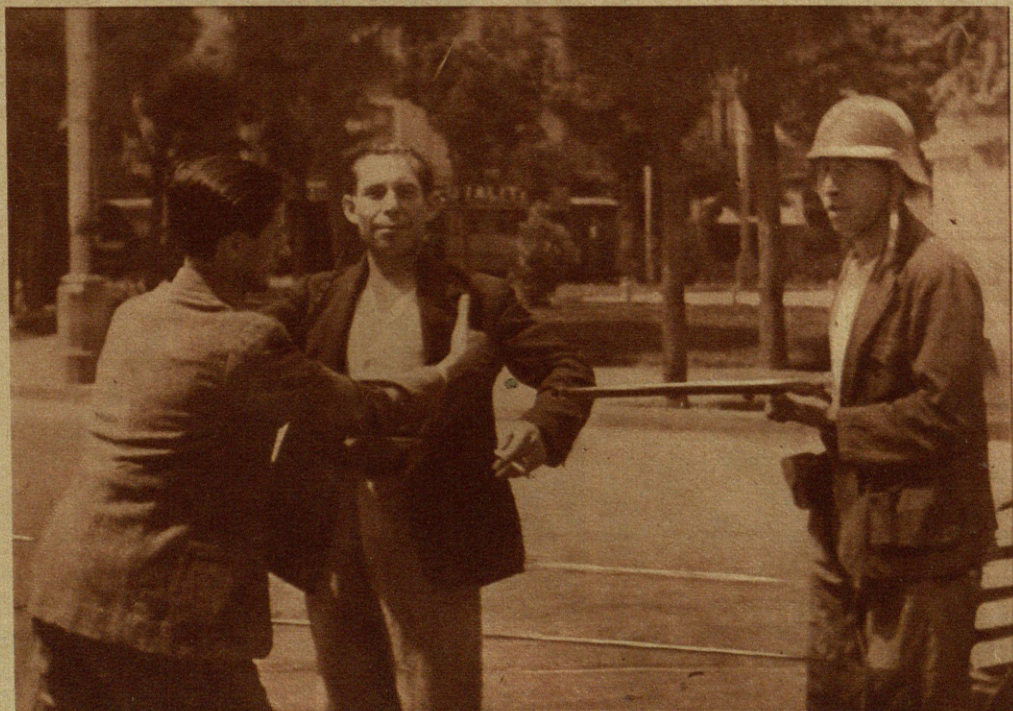
Des précautions ont été prises. On ne peut guère circuler dans les rues que les bras levés. « Manos arriba ! » a crié le garde d'assaut qui, épaulant le fusil, est prêt à tirer à la moindre alerte.



On jugera par ce document de l'horreur du combat qui s'est déroulé à la caserne madrilène de la Montana, par le nombre de ces cadavres qui jonchent le sol après la victoire des miliciens.



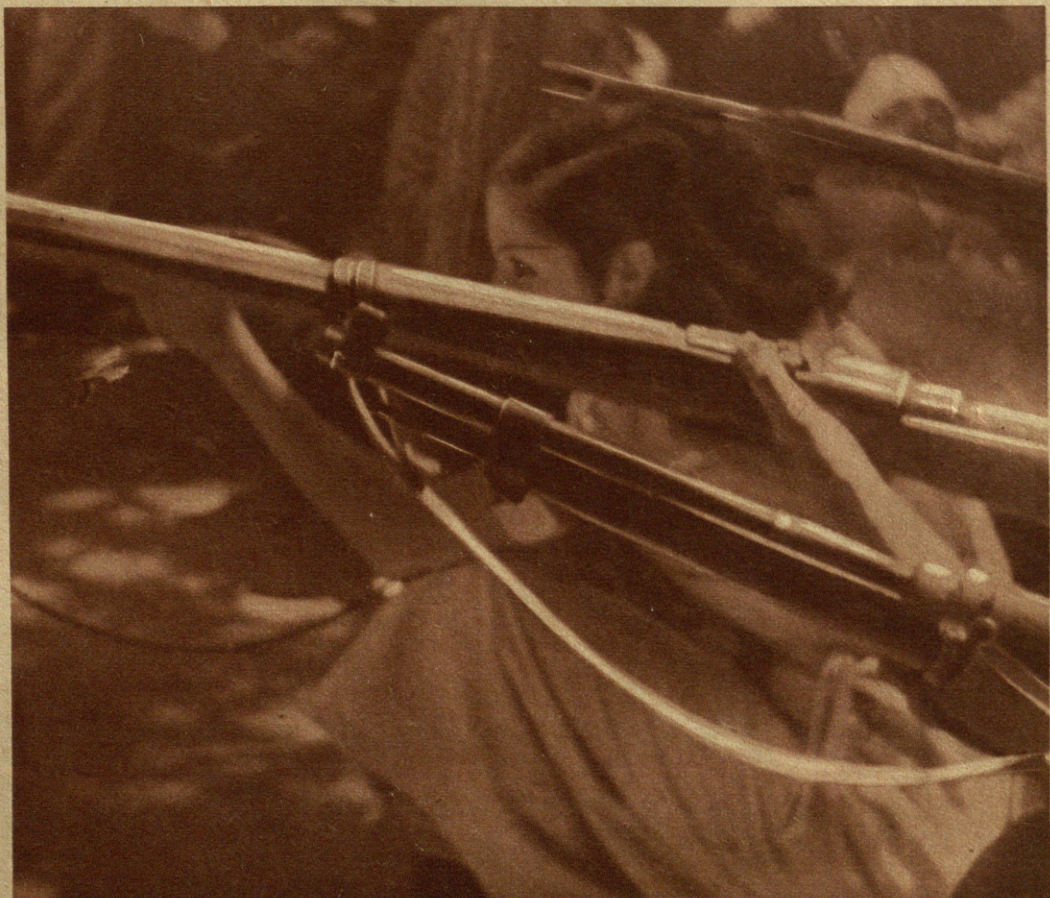
Les miliciens viennent de gagner la partie, la caserne s'est rendue. Voici un groupe de Madrilènes se précipitant vers la caserne, après la victoire.



Les passants sont soumis à la fouille, bon gré mal gré ; s'ils s'y refusaient, ce milicien armé serait prêt à faire respecter la consigne.

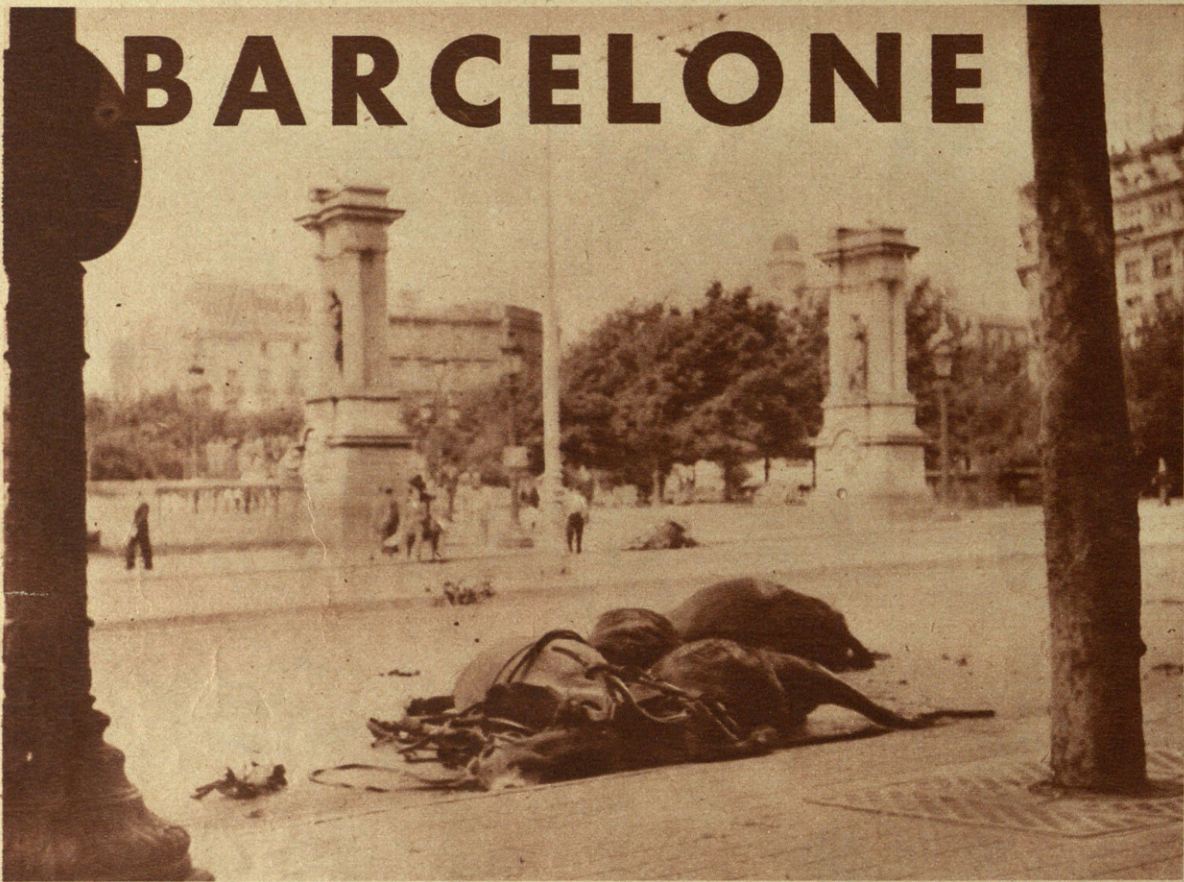


Ces officiers insurgés, sans jugement, sont conduits en dehors de la ville où, après leur reddition, ils vont être passés par les armes.



A travers cette forêt de fusils on peut cependant apercevoir le visage charmant de cette jeune Madrilène.

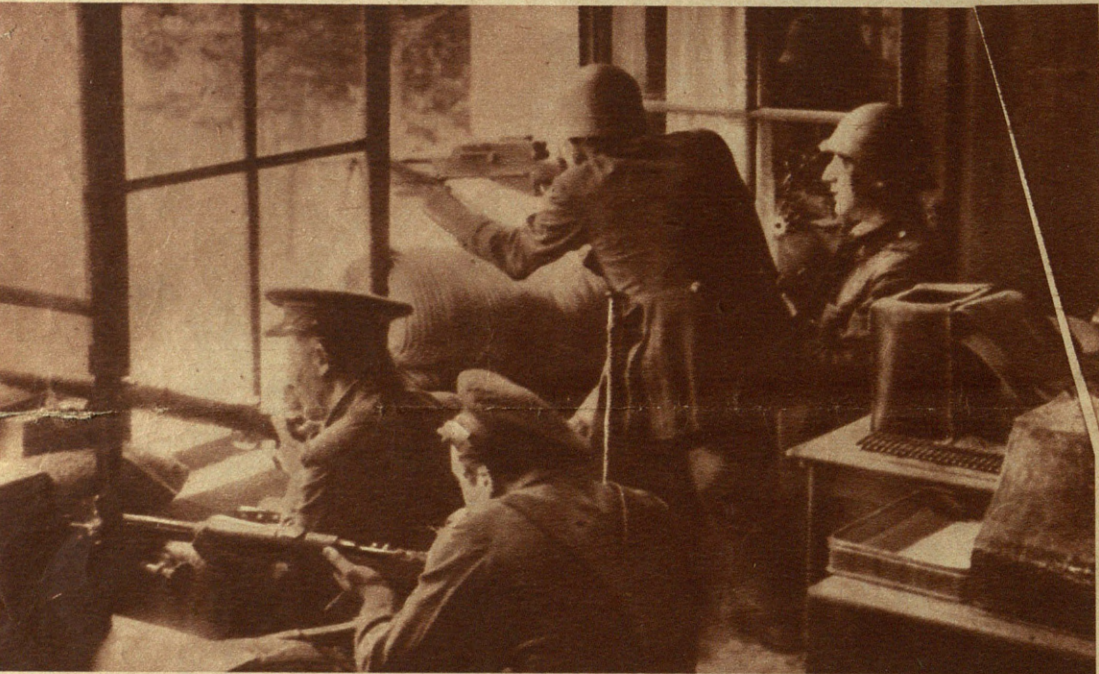
BARCELONE



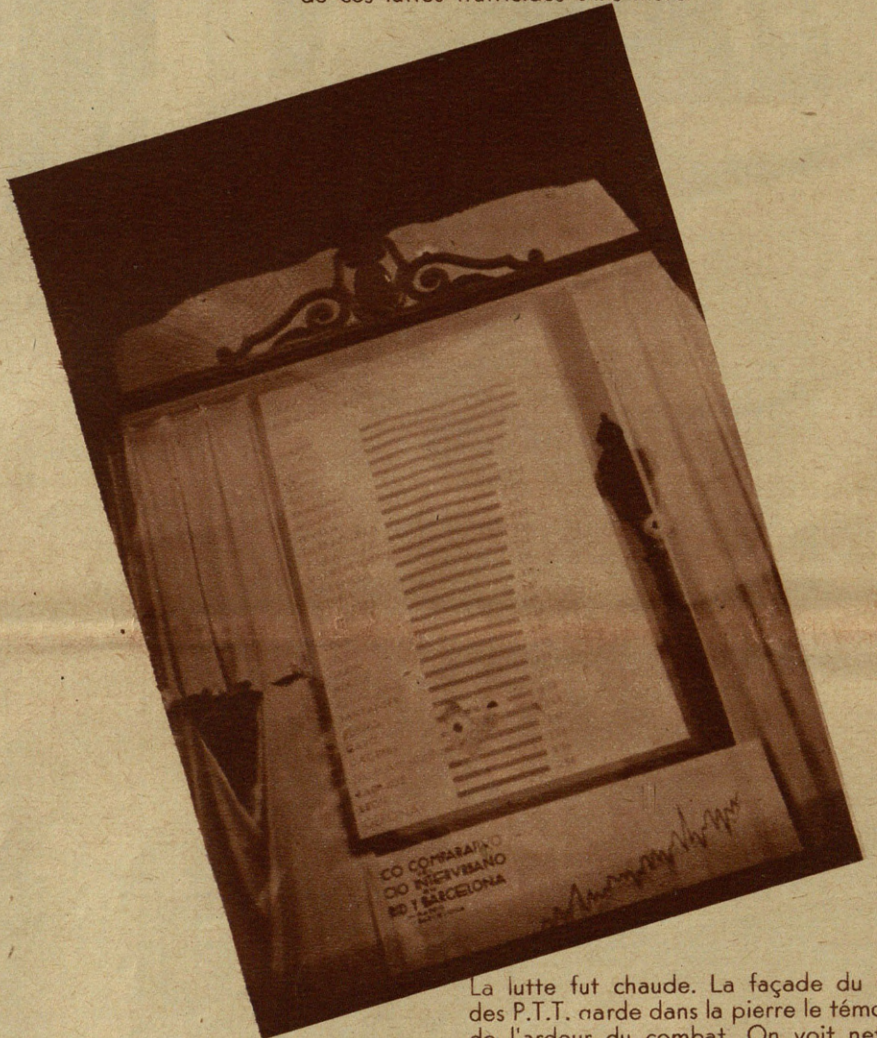
Barcelone est peut-être le point le plus névralgique d'Espagne. C'est dans la capitale catalane que, de tout temps, les passions poussées au paroxysme ont provoqué les pires fermentations. Cette fois encore, Barcelone a été le théâtre des pires excès. Dans le centre, de furieuses charges ont tour à tour opposé milices loyalistes et insurgés. La charge est passée et, victimes innocentes, quatre chevaux gisent sur la chaussée... Les chevaux, en Espagne, sont souvent sacrifiés dans les corridas ; cette fois, c'est dans l'arène politique qu'ils ont été sacrifiés...



Hélas ! nombre d'hommes ont également versé leur sang. Ce cadavre sous une auto, dans sa position crispée, ne décèle-t-il point toute l'horreur de ces luttes fratricides sans merci ?



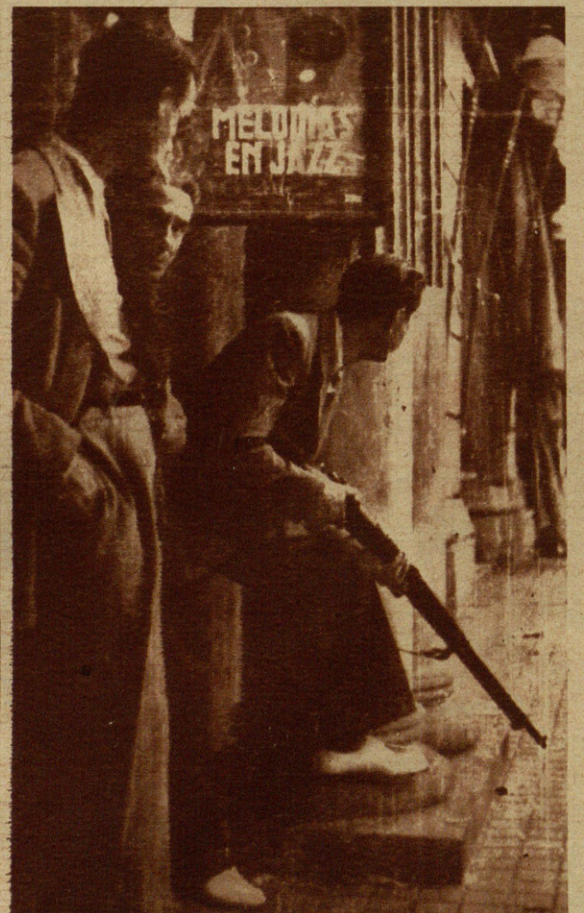
Le premier engagement s'est produit devant l'Hôtel des Postes, où les insurgés avaient pu s'assurer le contrôle des transmissions téléphoniques et télégraphiques. Des soldats ont pu être photographiés en pleine action.



La lutte fut chaude. La façade du Central des P.T.T. garde dans la pierre le témoignage de l'ardeur du combat. On voit nettement sur notre document la trace des balles qui ont été tirées contre lui.



Rien n'a échappé à la fureur des révolutionnaires. Le Club Nautique Royaliste a été incendié. Complètement détruit, il n'en reste plus rien. La fumée qui s'échappe des décombres situe seulement son existence.



A l'affût, ce volontaire, prêt à tirer, quette le passage d'un soldat loyaliste. Affreuse tragédie de la rue ! Mais la ville est déserte, la mort rôde, personne n'ose s'aventurer.

GIBRALTAR



Devant le fameux roc de Gibraltar, en plein air, des réfugiés font la cuisine. Les enfants, insoucients, attendent avec impatience l'heure du repas.



Ce bataillon d'enfants en bon ordre s'organise. On joue à la petite guerre... et l'on rit !



Mais cette petite fille n'est point aussi calme. Elle a peur. Sa maman la prend dans ses bras pour la rassurer. Même au milieu des pires horreurs, la vie continue.



2



1

Cet infirme a été chassé de son foyer. Avec son tricycle, il démontre aux autres réfugiés que l'on peut tout de même garder un bon moral, malgré l'injustice du sort.

2

Scène de camping. Les ménagères ont fait la lessive et font sécher leur linge sur des cordons improvisés.

L'INTRANSIGEANT présente

VOIR

AOUT 1936

57 photos
exclusives
1 Franc

Espagne ensanglantée

